DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 402. 1er Octobre 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

LE

Froc de saint François d'Assise

On ne savait exactement quelle était la forme et la couleur du capuchon que portait le Poverello, s'il était marron ou gris, si c'était le capuce de laine ou le sac grossier des petites gens de l'Ombrie. Et cette incertitude avait soulevé bien des discussions, sans parler de l'embarras où elle mettait les peintres.

Le R. P. Pacifique Monza, ministre général des Franciscains de l'Union Léonine, a voulu que la question fût tranchée et voici le procès-verbal que publie l'*Italie :*

In nomine Domini — Amen.

L'an du Seigneur 1913 et le 12 août à 16 heures, à Florence et exactement dans la sacristie de l'église paroissiale Saint-Sauveur, à Ognissanti ;

En présence de Mgr André Cassulo, chanoine de l'église métropolitaine de Florence, docteur en théologie, protonotaire apostolique, vicaire général de S. G. Mgr Alphonse-Marie Mistrangelo, archevêque de Florence, et du soussigné chancelier archiépiscopal, le R. P. Ephrem Capechi, provincial de la province de Saint-Bonaventure : le R. P. général Pacifique Monza ; Mgr Robert Razzoli, O. F. M., évêque élu de Potenza ; Mgr Joachim Bonardi et autres religieux du couvent des Mineurs d'Ognissanti se sont présentés en personne à l'effet de retirer de l'urne où il est conservé le vêtement que le P. S. François portait au moment où il a reçu les saints stigmates.

A cette fin, à son entrée dans la sacristie, Mgr le vicaire susdit a trouvé sur un banc en face de la porte un reliquaire d'ébène avec des moulures d'argent, enfermé sous verres et protégé par un réseau d'argent.

Désirant que l'ouverture de l'urne et l'identité du contenu fussent constatées en forme valide, je soussigné, chancelier de l'archevêché, a été prié et chargé de rédiger le présent procès-verbal.

Avant tout a été vérifiée et constatée l'intégrité des deux sceaux posés sur les fils de soie rouge qui fermaient le couvercle de l'urne et l'on a vu que l'un portait les armes de Mgr Eugène Cecconi, autrefois archevêque de Florence, et l'autre celles de la Province Mineure de Saint-Bonaventure, conformément à la description contenue dans le procès-verbal de la reconnaissance de la même relique faite le 24 septembre 1882.

Au-dessous des armes de Médicis, placé au centre de la partie supérieure du devant de l'urne, on apercevait le trou d'une petite clef pour la serrure, mais comme on n'a pas retrouvé la clef, ladite serrure a été ouverte par un forgeron appelé à cet effet, à l'aide d'un crochet.

A l'intérieur du reliquaire, on a trouvé le vêtement roulé et replié, lié avec un ruban de soie de couleur rouge fermé sur sa ligature et à son extrémité par deux sceaux de cire à cacheter rouge desquels on a constaté l'intégrité. L'un de ces sceaux portait les armes de Mgr Cecconi et l'autre celles de la Province des Frères Mineurs de Saint-Bonaventure. Les sceaux rompus, le vêtement a été déployé.

Le vêtement est tissé de fils de laine brute blanche foncée ; dans sa partie inférieure, qui s'ouvre en forme de cloche et mesure 2 m. 36 ; il est très endommagé ; çà et là il est parsemé de trous et de déchirures ; grâce à une coupure, pratiquée au moyen d'un fer tranchant, il manque la partie antérieure du côté, sur la partie droite de la ceinture jusqu'à la hauteur du sein, ainsi que la partie postérieure correspondante ; les manches manquent presque complètement et à la partie postérieure du cou est attaché le capuchon de forme carrée. La longueur du vêtement depuis son extrémité inférieure jusqu'à l'attachement du capuchon est de 1 m. 25.

En ce moment, on a récité un *Pater*, un *Ave* et un *Gloria* et tous les assistants ont chanté l'antiphone : *Salve, sancte Pater*, et le Père Provincial a chanté l'Oraison propre ; ensuite le vêtement, avec tout le respect qui lui était dû, a été porté, accompagné de tous les assistants, dans dans la Chapelle Gucci pour en faire prendre une photographie.

Alors, dans le même ordre et avec les mêmes personnes, il a été reporté dans la sacristie, plié et enroulé dans la forme où on l'avait trouvé auparavant, et l'enveloppe a été liée avec un ruban de soie rouge fermé à ses extrémités par de la cire laquée rouge, portant deux sceaux, dont l'un porte les armes de Mgr Alphonse-Marie Mistrangelo, archevêque actuel de Florence, et l'autre celles de la Province des Frères Mineurs, dite de Saint-Bonaventure.

Le vêtement ainsi enroulé a été replacé à l'intérieur de l'urne d'ébène avec vitres, qui a été fermée à clef ; on a lié

le couvercle au moyen de deux nœuds couleur rose pâle, protégés par le treillis et munis de sceaux de cire laquée rouge portant l'un les armes de Mgr l'archevêque Mistrangelo, et l'autre celles de la Province de Saint-Bonaventure, de sorte que les rubans soient coupés et les sceaux rompus. Finalement, le reliquaire d'ébène a été placé et enfermé, recouvert d'un drap antique, dans son urne extérieure de bois marqueté. L'acte présent a été lu et approuvé et soussigné comme il convient.

André Cha. CASSULO, *vic. gén.*; — Fr. Pacifique MONZA, *ministre gén.*; — Fr. Ephrem CAPPECCHI, *min. prov.*; — P. Robert RAZZOLI, *ex-Custode de Terre-Sainte*; — P. Joachim BONARDI; — CIONI, *chancelier arch.*

Il appert du document qu'on vient de lire que le vêtement de saint François d'Assise est de « laine brute blanche *foncée* » et que le capuchon est « de forme carrée ».

La question de l'iconographie du Poverello, dont cette question du froc est un détail bien secondaire, a été étudiée très complètement par M. Henry Thode (*Saint François d'Assise et les origines de l'art en Italie*, volume traduit en 1909, par M. G. Lefèvre) et sommairement par M. Th. de Wyzewa, en appendice à sa traduction du *Saint François d'Assise*, de Jœrgensen.

La plus ancienne des images du saint, celle qui a le plus de chances d'être authentique, est une fresque du Sagro Spero de Subiaco, peinte, selon la légende, en 1222, pendant la retraite que saint François voulut faire dans le premier ermitage de son illustre modèle, saint Benoît de Nursie. L'auteur en serait un élève du maître romain Conxolus.

A la même école appartient un portrait qui, dans l'église romaine de San Francisco a Ripa, décore une cellule habitée jadis par le Poverello. Ce portrait, peint sur bois, aurait été légué par Jacqueline de Settesoli. Le saint y est figuré avec une auréole et sur les mains les stigmates. La figure est à peu près semblable dans les deux portraits.

Les plus anciens portraits de François d'Assise sont ensuite : celui de Bonaventure Berlinghieri (1235), conservé dans l'église Saint-François de Pescia ; le portrait anonyme du couvent franciscain de Greccio et celui qui est peint à fresque sur un mur du baptistère de Parme. Le visage de ces divers portraits est toujours, comme dans la fresque de Subiaco, allongé, avec des traits nets et la même barbe blonde, peu fournie, en collier.

Il prend une expression plus conventionnellement ascétique dans les portraits de la basilique d'Assise, du Musée du Vatican et de la sacristie de Sainte-Marie des Anges, près d'Assise. Margaritone d'Arezzo exécuta de nombreuses images du saint pour les couvents franciscains. C'est l'un de ceux-ci que



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

nous reproduisons. En contraste avec le type florentin donné au Poverello et qu'adoptera toute l'école de Florence, l'école de Sienne adopta un autre visage plus humain et plus beau, dont le meilleur exemplaire est dû à un maître anonyme de Sienne et figure à l'Académie des Beaux-Arts de cette ville. Mais déjà la fantaisie poétique et religieuse dispose à son gré des traits de saint François.

G. M.

Les guérisons de Lourdes

Il ne suffit pas, pour émettre une saine appréciation sur les faits de Lourdes et sur les guérisons qu'on y observe, de suivre quelques jours, en curieux, les séances du Bureau des constatations. Il est rare qu'on puisse se rendre compte immédiatement de la réalité d'une guérison ou même d'une simple amélioration. On ne voit pas tous les jours une plaie se cicatriser, une caverne pulmonaire s'assécher, une fracture se consolider sous les yeux des médecins étonnés. Ces faits existent, mais le plus souvent une constatation médicale à Lourdes exige de plus amples informations. Il faut contrôler le témoignage du certificat apporté; il faut comparer les symptômes observés antérieurement à ceux que l'on note lors de la guérison; il faut suivre le malade pendant des mois, quelquefois pendant des années, après son retour chez lui. Seul, le médecin traitant est à même de nous renseigner sûrement sur la transformation qui s'est produite. Seul, il peut nous rendre compte de l'abîme qui sépare l'état antérieur de l'état actuel. Mieux qu'à tout autre, il lui sera facile de continuer son observation aussi longtemps qu'il sera nécessaire.

C'est ainsi que la clinique de Lourdes ne peut pas établir des observations comme une clinique ordinaire. Elle ne connaît pas aujourd'hui les malades qui lui seront amenés demain guéris. Elle ne peut suivre l'évolution de leur affection. Elle est obligée de s'en rapporter au témoignage du médecin traitant, sous la réserve cependant d'un contrôle ultérieur.

Les médecins, parmi tous les pèlerins que Lourdes attire, sont certainement par le caractère même de leur science des privilégiés du sort. Constamment aux prises avec les difficultés ou même l'impossibilité de certaines guérisons, ils peuvent mieux que personne juger de la valeur des faits qu'on y observe. Aussi, chaque année, c'est par centaines qu'ils viennent, attirés par le mystère de ces faits qui ne rentrent pas dans le cadre naturel des cures qu'ils obtiennent. Ils sont de tous les pays, de toutes les religions. C'est en toute sincérité, en toute loyauté, qu'ils suivent chaque jour les séances du Bureau des constatations, notant, contrôlant, vérifiant toutes les particularités des cas qui se présentent. Le Dr Boissarie accepte le concours de toutes les bonnes volontés, et il est à souhaiter que de plus en plus chacun, selon ses compétences particulières, vienne y étudier les malades capables de l'intéresser.

Parmi les médecins cependant, il s'en est trouvé quelques-uns qui n'ont pas semblé se rendre compte de la nécessité d'une méthode spéciale. Ils étaient venus sans idée préconçue, mais avec l'espoir peut-être qu'ils pourraient toucher du doigt la guérison merveilleuse dès leur arrivée. Ce ne sont point des expériences qui sont faites à Lourdes : c'est par un tissu de témoignages irréfutables que l'on y établit la véracité de ces guérisons, et c'est justement par le contrôle nécessaire de ces témoignages qui ne peuvent être remplacés par l'observation personnelle que le Bureau des constatations se distingue de toutes les autres cliniques.

Le cas de Sœur Ambroise, des Sœurs de l'Espérance de Limoges, guérie au Pèlerinage National français de 1911, est particulièrement démonstratif à ce point de vue. Elle était venue avec un certificat du Dr Magne, de Limoges, son médecin traitant, la déclarant atteinte « d'une lésion tuberculeuse du sommet gauche avec souffle et signes cavitaires. La malade présentait en outre des symptômes de laryngite et d'entérite de même origine que son affection pulmonaire »

Or, au moment d'entrer dans la piscine, le 21 août 1911, elle ressent une grande douleur suivie d'un grand mieux. Elle se déclare guérie.

Elle est examinée, le 22 août, par le Dr Boudet, de Montpellier. On note à droite et à gauche des râles sous-crépitants, pas de gargouillement. L'état général s'est considérablement relevé. Elle mange, marche, parle sans la moindre fatigue. La voix est redevenue normale.

Le 23, elle revient au Bureau, l'amélioration se maintient.

La malade retourne donc chez elle. Mais l'observation ne s'arrête pas là. Nous avons sous les yeux les certificats du Dr Magne, son médecin, et du Dr Bourguignon, professeur à l'Ecole de médecine de Limoges, qui continuent à la suivre pendant toute l'année 1912, et déclarent que « depuis un an, la malade n'a fait aucun traitement, et a mené la même vie que les religieuses bien portantes de la communauté ».

Elle revient au Bureau des constatations en 1912. Le regretté Dr Gouraud écrit « qu'il n'existe plus aucun râle, que la caverne pulmonaire paraît absolument sèche et cicatrisée ».

L'examen des crachats est fait à deux reprises après la guérison par le Dr Boudet, de Montpellier. Le 3 novembre 1911, il existe encore quelques bacilles de Koch. Ils ont disparu en août 1912.

Nous avons revu Sœur Ambroise, cette année 1913, et nous avons pu constater que la guérison s'était parfaitement maintenue.

Cette observation particulière démontre bien que la méthode, suivie à Lourdes, la seule possible, est faite d'un ensemble de témoignages qui, par leur accord, deviennent irréfutables.

Nous avons parlé du cas de Sœur Ambroise; nous aurions pu en citer beaucoup d'autres. Parmi les guérisons des années précédentes, plusieurs ont été à nouveau constatées cette année, et la permanence de l'amélioration s'est affirmée chez cinq tuberculoses

pulmonaires, trois laryngites tuberculeuses, deux péritonites tuberculeuses, une affection cancéreuse de la face, deux cystites, un pyosalpinx, une ostéomyélite, un mal de Pott.

Les renseignements que nous possédons sur les cas de 1913, ne sont pas tout à fait suffisants pour nous permettre d'apprécier leur valeur réelle. Les détails qu'on nous promet nous éclaireront plus complètement à leur sujet. Quelques-uns cependant ont déjà été revus et contrôlés par le médecin traitant lui-même. Voici les deux sœurs Rosamunda et Maria-Lauriana, de Hongrie, guéries d'un mal de Pott les 6 et 7 mai 1913, à Lourdes. Ces malades ont été revues par leurs médecins personnels, qui ont pu constater que la marche impossible, sans appareil autrefois, était redevenue normale; que les douleurs violentes avant le pèlerinage avaient totalement disparu; que les deux sœurs avaient repris leurs occupations sans la moindre fatigue.

Il arrive parfois encore que certains docteurs quittent leurs multiples occupations pour venir voir eux-mêmes le recul d'une affection qu'ils combattaient depuis longtemps sans succès. Nous avons eu ainsi le plaisir de voir le Dr Pierre Lesage, de Paris, nous raconter lui-même que sa malade, atteinte de péritonite tuberculeuse avec des gâteaux péritonéaux, un ventre très douloureux, des évacuations de pus par les selles, un amaigrissement et une cachexie extrêmes, n'éprouvait plus aucune douleur, même à la pression profonde dans les fosses iliaques, mangeait, digérait, marchait; que l'affection avait totalement et instantanément disparu.

Un autre médecin, le Dr Leclerc, présent à Lourdes lors de la guérison de Mlle Augustine Chassaignac, de Paris, qu'il traitait, a bien voulu l'examiner et donner ainsi plus de poids à l'observation consignée au Bureau. Il s'agissait d'une infiltration tuberculeuse du sommet droit et d'un ulcère rond de l'estomac. La concomitance de ces lésions, l'état général très précaire de la malade rendait le pronostic très sombre. Le samedi 23 août, après la procession du Saint Sacrement, la malade se déclara guérie. Les symptômes de l'affection stomacale n'existaient plus : il n'y avait plus ni douleurs, ni mouvements antipéristaltiques. Du côté de l'appareil respiratoire, les râles muqueux avaient disparu. Le changement n'était pas assez appréciable de ce côté cependant pour être pris en considération dans cette observation. Mais, dit le Dr Leclerc, « l'amélioration qui a pour siège l'estomac nous paraît assez marquée pour qu'on puisse la considérer comme une exception aux lois qui régissent normalement la pathologie stomacale ».

Notons que ces malades, comme toutes les autres d'ailleurs, seront suivies pendant longtemps.

C'est sous ces réserves d'ailleurs, que l'on a consigné cette année la guérison de deux coxalgies, de quatre maux de Pott cervicaux, six dorso-lombaires, d'une périonite tuberculeuse, d'une radio-dermite consécutive au traitement d'un fibrome par la radiothérapie, d'une ostéo-périostite du fémur et du bassin, d'une arthrite du genou, de huit tuberculoses pulmonaires, de deux ulcères ronds de l'estomac et un ulcère juxtapylorique, d'une arthrite tuberculeuse du poignet et de deux phlébites.

Nous avons voulu esquisser en ces quelques mots la méthode que l'on suit au Bureau des constatations. La prudence dont on s'y entoure, les multiples témoignages que le Dr Boissarie provoque, sont les meilleures garanties de la véracité de ces faits. A ceux qui critiquent, sans connaître ou en connaissant mal, nous dirons : « Venez à Lourdes, suivez sans parti-pris les séances du Bureau. Ce n'est pas en quelques jours que l'on se fait une opinion. Pour arriver à ce résultat, il faut suivre patiemment, sans arrière-pensée, pendant de nombreuses journées, les multiples cas qui se présentent. On ne demande à personne de croire, mais seulement de juger. »

E. Wallois. — Ch. Bernard,
internes des hôpitaux
à la Faculté libre de médecine de Lille.

LES DERNIERS PAPES

Les légendes Malachiques se sont merveilleusement réalisées en Pie IX, en Léon XIII et en Pie X. Il est clair qu'il n'y a là rien de fortuit. Le hasard est capable de bien des choses, mais pas d'établir des coïncidences si frappantes, se renouvelant à chaque règne pontifical, non seulement dans un lointain passé, mais tout au long d'un siècle sceptique, jusqu'en ces dernières années, sous nos yeux.

Après celles de Pie IX, Léon XIII et Pie X, viennent encore huit légendes, suivies d'une conclusion qui vise le dernier Pape, nommé, celui-là, par le prophète : Pierre le Romain.

Ces huit légendes sont mystérieuses, comme l'étaient, avant leur réalisation, chacune de celles qui les ont précédées. C'est qu'elles n'ont pas pour but principal de nous éclairer sur l'avenir d'une manière parfaite, mais seulement de jalonner la route de l'humanité.

Prenons ce que le prophète nous a donné, tel qu'il nous l'a donné, et essayons d'en tirer le meilleur parti possible.

« *Religio depopulata.* »

Cette devise ne vise pas personnellement le successeur de Pie X, mais l'état dans lequel doit tomber l'Eglise sous son règne. Cet état est maintenant défini : *La religion sera dépeuplée.* Comment cela ?

Peut-être par une persécution violente qui frappera les premiers d'entre les chrétiens...

Peut-être par suite des progrès de plus en plus considérables de l'impiété dont nous voyons aujourd'hui les tristes effets dans l'état d'affaissement moral où sont plongées les âmes...

Peut-être par une guerre renouvelée et généralisée contre les ordres religieux, déjà si malmenés en France au cours du précédent pontificat, de sorte que tous les cloîtres seraient dépeuplés...

Peut-être par quelque machination nouvelle des sociétés secrètes ennemies de l'Eglise, par quelque piège subtil inventé par elles ou leurs suppôts...

Peut-être simplement sous l'influence néfaste de la fortune et du bien-être qui entraînent les sociétés à la dépravation et à la mort...

« *Fides intrepida.* »

Il semble bien que la précédente légende et celle-ci visent une situation unique à laquelle présideront deux papes différents. Seulement, dans la précédente légende, le prophète a en vue les évènements eux-mêmes, certainement néfastes pour l'Eglise, qui se produiront sous un pontificat auquel il n'est fait aucune allusion directe. Ici, au contraire, c'est le Pontife que le prophète a en vue, et il le considère dans l'attitude même qu'il prendra vis-à-vis des évènements.

Pour une période de violences morales et peut-être matérielles, il ne faut pas une âme contemplative et douce, ni même un esprit simplement élevé ; il faut un pape qui soit capable de se mesurer avec le mal et qui ait pour cela toutes les qualités nécessaires. Il faut un homme de grande foi, mais d'une foi généreuse, d'une foi courageuse, d'une foi intrépide : *Fides intrepida*.

Il semble que cette légende soit le pendant de celle de Pie X : *Ignis ardens*. Ce n'est pas par des évènements extérieurs, mais par le caractère même du successeur de Léon XIII qu'elle s'est réalisée. De même ici, pensons-nous que cette foi intrépide ne visera pas un état de la société chrétienne, mais sera la caractéristique du Pape auquel elle correspondra.

Cependant, il peut fort bien en être autrement. Sous l'influence de la persécution, et peut-être de la persécution violente, sous l'influence aussi de la grâce divine, il se peut que la foi se réveille et qu'ayant retrouvé toute sa vigueur, capable même d'aller jusqu'au martyre, elle mérite le qualificatif *intrepida*.

« *Pastor Angelicus.* »

Il semble bien, ici, que la période de persécution aura pris fin. Aux luttes terribles ayant marqué les derniers pontificats aura sans doute succédé une ère de paix et de tranquillité, C'est le calme après la tempête. Le clergé et les fidèles en jouissent. La société religieuse s'organise, se développe; la propagande est active, mais ses résultats sont inespérés. Aux destinées de cette époque heureuse préside un pape saint entre tous. C'est le pasteur qui paît le troupeau, mais le pasteur doué de vertus exceptionnelles, *le pasteur angélique.*

Ce Pontife attendu, désiré, saint Malachie n'a pas été seul à le prédire : Les traditions populaires du moyen âge sont remplies de lui et le vénérable Holzhauser spécialement l'annonce comme devant partout restaurer la vie chrétienne par son incomparable zèle et ses hautes vertus.

« *Pastor et Nauta.* »

Ici, vraisemblablement, nous sommes toujours dans la même période. Le *Pasteur angélique* est mort au milieu des regrets du monde. Le vaisseau de l'Eglise qu'il a dirigé avec le secours des plus précieuses inspirations célestes vogue, magnifique, sur une mer calme. Cependant, à l'horizon il y a des orages qui montent. Çà et là des récifs se dressent menaçants. Si le présent est sans danger immédiat, il n'en est pas de même de l'avenir...

Le vaisseau a besoin d'un bon pilote qui évite les écueils et sache résister, s'il le faut, aux éléments. C'est alors que l'Esprit-Saint envoie celui qui sera, à la fois, le bon *pasteur* et le bon *nautonier* (*pastor* et *nauta*).

Le monde attendra de lui des œuvres puissantes. Sa direction sera vigoureuse. Les intérêts de la Religion seront avec lui en excellentes mains.

Certains commentateurs vont plus loin. Les deux idées qu'évoquent les mots de *pasteur* et de *nautonier*, disent-ils, font prévoir chez ce successeur de Pierre le triomphe du principe l'autorité. D'après eux, cette autorité s'exercera sur *terre* et sur *mer*, c'est-à-dire dans le nouveau continent comme dans l'ancien, et jusque dans les îles les plus lointaines. Dans cette théorie, les deux termes en question, *pastor* et *nauta* annoncent « l'expansion future du règne de la grâce ».

« Peut-être même doit-on voir en eux, d'une manière plus précise, l'image de l'activité et du zèle du

futur Pontife, qui transportera lui-même à travers les continents et les mers les bénédictions attachées à sa personne sacrée. »

Le vénérable Holzhauser a une conception de ce règne pontifical encore plus hardie. Il pense qu'à côté de ce Pape très saint, il pourrait y avoir quelque grand personnage, empereur ou roi, plein de gloire et de puissance qui se ferait le bras droit du Pontife. Tous deux mettraient en commun leurs efforts pour assurer le triomphe de la Religion bienfaisante. L'expression *pastor* et *nauta*, dans ce cas, au lieu de s'appliquer au seul Pontife, s'appliquerait aux deux illustres personnages. Le *Pape* serait le *Pasteur* et le *Souverain* serait le *Pilote*.

Telles sont les conjectures. L'avenir décidera.

« Flos Florum. »

Cette devise complète, semble-t-il, les deux précédentes et leur sert comme de couronnement.

Le *Pasteur angélique* et le *Pasteur* que double le *Pilote* ont si bien gouverné le Monde chrétien qu'un parfum de sainteté, de vertu, de grâce, s'exhale de partout.

Les résultats de ces deux pontificats sont merveilleux. Tout a été transformé : société, mœurs, individus. Le monde obéissant à une suggestion divine s'est laissé conduire par les Vicaires de Jésus-Christ. La régénération est à son comble.

Comment exprimer cet état? Conformément à ses habitudes, le prophète va chercher dans la Sainte Ecriture l'image qui lui est nécessaire. Il sait que la vertu s'y symbolise dans la *fleur* aimable, douce et gracieuse. Mais la *fleur* des champs est insuffisante à exprimer un état de si grande perfection humaine. Ce n'est donc pas simplement qu'il va choisir, mais la fleur la plus magnifique, la plus parfumée, la *fleur des fleurs* (*flos florum*).

Il n'est pas impossible non plus que la légende s'applique au Pontife autant qu'à la société même qu'il gouvernera.

« De Medietate lunæ. »

L'étude de la prophétie de saint Malachie démontre que les devises sont comme des jeux de mots dans lesquels les expressions employées sont empruntées à des circonstances extérieures, mais comportent généralement un autre sens, beaucoup plus élevé, lequel a trait par exemple aux grands événements qui affectent la catholicité.

Il est surtout permis au commentateur de rechercher le sens que cache le symbole. Le symbole lui-même est souvent, par avance, difficile à découvrir.

Toutefois, ici comme dans les deux légendes qui suivent, nous ne serions pas surpris que le symbole fût, comme il est arrivé si souvent, tiré des armes du Pontife.

Nicolas III portait dans ses armes une rose ; l'antipape Benoît XIII un quartier de lune ; Innocent VII une étoile ; Léon XIII un astre lumineux.

Il ne serait donc pas étonnant que le Pape désigné par la devise : *De Medietate Lunæ* (de la moitié de la lune) ait dans ses armoiries *une moitié de lune*. Il appartiendrait donc à une famille aristocratique d'Italie, et si l'on admettait cette possibilité, on pourrait peut-être, dès à présent, chercher quelles sont les grandes familles italiennes dont le blason répond à ce signalement. Qui sait? Peut-être dans l'une de ces familles quelque jeune rejeton actuellement destiné à la prêtrise est-il le Pape futur que le prophète a entrevu depuis des siècles.

Mais ce n'est là qu'une supposition.

Si maintenant du symbole nous nous reportons au sens réel de la légende, et si nous cherchons quel peut bien être ce dernier, nous devons reconnaître que le cas présente quelque difficulté.

D'après l'abbé Joseph Maître, le symbole de la *lune* semble avoir, dans la prophétie des Papes, une double signification : il annonce d'abord un *antipape*. « C'est bien, en effet, une lumière empruntée dont se prévalent les faux pontifes, leur éclat est trompeur comme celui de la lune. S'ils ont pu jouir d'une certaine autorité, c'est que les peuples croyaient voir sur leur front un reflet de la Majesté du Pontife romain. C'est ainsi que l'antipape Benoît XIII est désigné par la devise *Luna Cosmedina* ; l'emblème de la lune lui est attribué à l'occasion de son nom, Pierre de Lune, et de ses armoiries. De même, on peut voir dans la légende de Nicolas V (*De Modicitate Lunæ*) une allusion à l'antipape Félix V qui fit son *humble soumission* à ce Pontife après avoir, par son schisme, désolé le règne d'Eugène IV. »

Mais le symbole de la lune a une autre signification. « Il peut être compris encore du *Croissant* ou du *Mahométisme*. Cette signification semble mieux répondre à la manière dont est conçue la devise ; elle est en même temps en parallélisme parfait avec la devise de Nicolas V déjà citée : *De Modicitate Lunæ.* Il y a en effet, entre ces deux devises une telle similitude, une telle conformité que nous devons, ce semble, les considérer comme se complétant et s'éclairant l'une l'autre. C'est sous le règne de Nicolas V qu'eut lieu la prise de Constantinople par les Mahométans (en 1453). La puissance ottomane était alors naissante, mais déjà

elle menaçait la paix de l'Europe et du monde. Mahomet II en établissant ainsi son pouvoir sur le sol de l'Europe, prit comme symbole le *croissant* avec la devise : *Donec impleatur !* Il voulait signifier par là que les nouveaux conquérants seraient seulement satisfaits, lorsque ce croissant, qui venait de faire son apparition, serait devenu pleine lune, et lorsque les disciples de Mahomet auraient rempli le monde ».

Ces observations sont fort judicieuses, si on admet les significations qu'elles font ressortir, il sera facile d'en déduire les conséquences probables pour le règne pontifical dont nous nous occupons :

1° En raison de la première signification, il serait admissible « que l'époque marquée par la devise *de medietate lunœ* fût témoin d'un grand schisme, qui serait comme le point de départ des épreuves terribles dont l'Eglise est menacée pour les derniers temps ».

2° En raison de la deuxième signification, « l'Empire turc qui, en 1453, était *à ses origines* (*de modicitate lunœ*), vers la fin des temps, au contraire, prendrait une telle importance qu'il tendrait à tout soumettre à ses lois. Il chercherait à réaliser le vœu de son fondateur : *Donec impleatur* ! Mais Dieu qui veille sur son Eglise, ne saurait permettre que ce vœu impie se réalise. *De medietate lunœ* semble affirmer en même temps les progrès effrayants de la puissance du Croissant dans le monde et l'action de la Providence qui l'empêchera de prévaloir contre la Croix ».

Les deux interprétations peuvent valoir également d'ailleurs. L'une ne contredit pas l'autre. Ce qui est remarquable, c'est que toutes deux supposent un événement considérable contraire aux intérêts de l'Eglise.

« De labore solis. »

Il est curieux de remarquer qu'après le symbole funeste de la *lune*, intervienne le symbole extrêmement favorable du *soleil*.

Il y a entre les deux termes une opposition voulue. A la lueur blafarde de l'erreur et du mensonge, succède la pleine lumière de la vérité.

Le schisme, qui tout à l'heure triomphait, est maintenant vaincu. Le Croissant, un moment victorieux, rentre de nouveau dans l'ombre et fait place à la Croix.

Mais ce mot *labore* est là pour nous prévenir que ces victoires ne s'obtiennent pas du premier coup et que pour les remporter, il faut lutter, *travailler*, peut-être supporter bien des épreuves et bien des tribulations.

Le Pape qui correspondra à la présente légende aura une tâche difficile à remplir.

« De gloria olivœ. »

Il semble que cette légende soit la plus mystérieuse de toutes.

Certains commentateurs, pour en percer l'obscurité, vont chercher le véritable sens du mot *olivier* dans saint Paul. Le grand apôtre des Gentils, s'adressant aux chrétiens de Rome comblés des faveurs de l'Evangile, les engage à ne pas se montrer orgueilleux des dons de la grâce divine.

Dieu, leur dit-il, n'oublie ni le passé du peuple juif, ni les promesses qu'il lui a faites, ni les grâces dont pendant des siècles il l'a favorisé, en raison de ce que le Messie devait sortir de lui.

Les Juifs, aveugles et ingrats, ont mis à mort le Christ. Aussi, tels d'inutiles rameaux, ils ont été détachés du tronc de l'*olivier* et les gentils — *olivier sauvage* — ont été entés sur lui et rendus participants de sa sève et de sa racine.

Mais s'il en a été ainsi pour l'*olivier sauvage*, combien plus les Juifs, lorsqu'ils cesseront de persévérer dans l'incrédulité, seront-ils entés, eux, selon leur nature, sur leur propre *tronc* !

L'*olivier* est donc, à proprement parler, le peuple juif lui-même pour lequel, malgré ses crimes, Dieu a conservé des trésors d'indulgence. Ces trésors, il les déversera sur eux, le jour où les Juifs se convertiront au catholicisme et s'attacheront au Christ que leurs pères ont mis à mort.

Ce sera la *gloire de l'olivier*, la *gloire du peuple juif*.

Cette hypothèse est ingénieuse, mais nous devons reconnaître qu'elle présente moins de probabilité de réalisations que la plupart de celles qui ont été présentées à l'occasion des précédentes légendes.

« Pierre le Romain. »

Nous voici parvenus au terme de cet émouvant voyage et sans doute aux derniers jours de l'humanité.

Le prophète, qui s'est complu jusqu'ici en des formules mystérieuses, va maintenant s'exprimer d'une manière claire et précise.

Voici ses propres paroles :

In persecutione extrema sacrœ romanœ ecclesiœ, sedebit Petrus romanus qai pascet oves in multis tribulationibus ; quibus transactis, civitas septicollis diruetur, et judex tremendus judicabit populum.

Traduction :

Dans la dernière persécution de la sainte Église ro-

maine siégera Pierre le Romain, qui paîtra ses brebis au milieu de nombreuses tribulations. Ces tribulations passées, la ville aux sept collines sera détruite, et le Juge redoutable jugera son peuple.

Ici, plus de symbole ! Chaque mot a un sens direct que tout le monde est à même de comprendre. Aussi, à peine est-il nécessaire d'entrer dans les quelques explications ci-après :

1° Il est parlé de la *dernière persécution*. Le mot *persécution* ne laisse aucun doute sur son sens véritable. Il ne peut être ici question des simples attaques dont l'Eglise n'a jamais cessé d'être l'objet de la part de l'impiété. Il s'agit donc d'une *persécution* violente, d'une *persécution* sanglante, d'une *persécution* qui aura ses bourreaux et ses martyrs. Cette *persécution* sera *la dernière*, soit par rapport à celles des premiers siècles de l'Eglise, soit, plus vraisemblablement, parce qu'elle sera précédée d'une ou plusieurs autres ;

2° Le dernier Pape sera *Pierre le Romain* (Petrus Romanus). Il portera donc ou prendra le nom de *Pierre*. Il sera d'origine romaine. Ainsi se sera maintenue jusqu'au bout l'union intime de la ville des Césars avec le Chef de l'Eglise romaine (*Sacræ Romanæ Ecclesiæ*) ;

3° L'Eglise *militante* luttera jusqu'au bout, sans paix ni trêve. Le dernier Pape, comme le premier, devra protéger le troupeau à lui confié, car les épreuves, les tribulations lui viendront de tous côtés (*pascet oves in multis tribulationibus*) ;

4° Quel sens donner à l'expression *civitas septicollis ?* C'est peut-être là le seul point douteux des quelques lignes par lesquelles le prophète inspiré couronne son œuvre. S'agit-il d'une expression symbolique ? Ce serait la seule de tout le paragraphe. Elle détonnerait au milieu d'un texte très clair et volontairement très précis. A notre avis, il faut entendre par *civitas septicollis*, la ville de Rome elle-même, ainsi désignée dans l'histoire et dont le sort est spécialement fixé parce que, depuis le iour où la Papauté y a établi son siège, elle n'aura cessé d'être le centre de l'univers catholique.

Pourquoi cette destruction ? Est-ce châtiment spécial ou faut-il y voir seulement un des épisodes de la fin de tout ? Mystère.

5° Enfin paraît le *Judex tremendus*, Celui que nous annoncent toutes les traditions catholiques et que la Foi nous enseigne. Il vient procéder au jugement dernier, châtier les méchants, récompenser les bons, tenir ses promesses vis-à-vis de l'Eglise et asseoir l'ordre éternel.

A. DEMAR-LATOUR.

Malices d'Esprits frappeurs

Je puis garantir la parfaite authenticité de ces deux petits récits.

Le premier s'est passé dans un immeuble qui appartient à ma famille ; le second, dans un château situé en Bretagne, habité alors par un de mes cousins, sa femme et ses enfants. — Depuis, le château fut vendu et abandonné par les nouveaux propriétaires à cause des manifestations effrayantes qui s'y produisaient journellement : il passait dans le pays pour être hanté. — Je ne m'étendrai pas sur le détail de ces manifestations, je rappellerai seulement deux incidents qui paraissent souligner la preuve — « d'une malice intelligente dans les Esprits frappeurs ».

Il se passait en 1863, dans la paisible ville de Poitiers, des choses étranges et inexplicables et qui ont un moment mis en émoi toute la population. — Dans une maison située dans l'ancien quartier de la Cathédrale, et habitée par une vieille dame chanoinesse : tous les soirs on entendait une succession de bruits singuliers, surtout des coups, quelquefois si violents, qu'ils semblaient devoir ébranler, non seulement la maison, mais tous les immeubles qui l'entouraient. Aussi, peu à peu, les voisins, les passants, les curieux, venaient chaque soir de plus en plus nombreuse écouter le — « tapage du Diable » — d'où est restée à la maison la dénomination de « Maison des Diables ».

Naturellement on fit enquête sur enquête, la police s'en mêla, mais on ne trouva absolument rien pour motiver ces bruits. — A l'intérieur, la vieille dame ne s'inquiétait guère, peu impressionnable sans doute, cependant elle laissa visiter les lieux de la cave au grenier, et même à plusieurs reprises, quelques personnes restèrent chez elle le soir pour démasquer si possible la supercherie. — Parfois on entendait une masse très lourde comme un gros boulet de fer qui roulait et retombait sur les marches de l'escalier, mais lorsque l'on approchait en bas, la boule roulait en haut, et en bas lorsqu'on était en haut. Ce qui n'arrêtait guère, c'était les coups (car je passe quantité d'incidents trop longs à raconter ici), des coups dans les murs, les cloisons, les portes, coups si formidables souvent qu'ils semblaient devoir tout briser, tout démolir.

Cependant, une des personnes présentes, s'avisa un jour de fixer par une épingle un petit morceau de papier au milieu d'une porte qui devint la cible du

moment ; l'épingle, le papier, pas plus que la porte n'éprouvèrent aucune secousse. Un soir que le tapage nocturne faisait violence, la foule aux abords de la maison était si nombreuse, que les rues avoisinantes avaient été barrées et gardées par des militaires à cheval. A un moment donné, un jeune agent de police très fier et bien sanglé dans son uniforme, écarta la foule avec autorité et s'avançant seul, bien en vue dans le cercle vide établi devant la maison, il haussa les épaules d'une façon méprisante à l'adresse de « tout ces badauds imbéciles qui croyaient au diable », mais qu'il se faisait fort de faire cesser de suite toutes ces fumisteries ; juste au moment où il allait franchir le seuil de la porte, il reçoit une gifle retentissante, si bien appliquée qu'elle le fait trébucher, tous les assistants éclatent de rire. Nul n'a vu la main qui l'a frappé, mais l'empreinte d'une main est très visible sur la joue rouge. Le pauvre agent battit en retraite en frottant son épiderme endolori : il avait assez vu... ou plutôt assez reçu des esprits frappeurs.

L'agent s'appelait Marsireau, il a fait longtemps son service à Poitiers ; il y est mort depuis quelques années.

Dans le grand château breton les esprits étaient bien chez eux, ils y avaient élu domicile. Dès le soir ils couraient dans les sombres corridors, tapaient, cognaient, entraient dans toutes les pièces, glissaient, roulaient dans les escaliers, dansaient, et même une nuit, un grand espiègle de diablotin vint rendre visite, et s'accouder sur le bois du pied du lit de la maîtresse de la maison. Elle-même m'a raconté l'incident : elle ne dormait pas, l'appartement était plongé dans l'obscurité ; tout à coup, elle eut l'impression très nette, qu'un être en face d'elle la fixait avec des yeux flamboyants, — elle ne voyait pas, mais sentait en quelque sorte le rayon de ses prunelles ardentes — elle éprouva une angoisse inexprimable, elle eut peur, mais ce jour-là seulement, car cette bonne cousine était une personne très calme et sans aucune imagination aussi vivait-elle toujours parfaitement en paix au milieu de ses farfadets. Ceux-ci avaient bien d'autres tours dans leurs sacs. Un jour les châtelains reçurent la visite d'un vicaire de leur connaissance. l'abbé P... était très grand, robuste, la tête carrée d'un breton, au moral, esprit décidé et positif, très sceptique au sujet des phénomènes psychiques. Dans la soirée il fit à ce sujet sa profession de foi, il ne croyait nullement à tous ces contes diaboliques, pas plus qu'au magnétisme, spiritisme et autres billevesées. Quand vint l'heure de se reposer, son hôte le conduisit dans la chambre qui lui avait été préparée, il y serait seul, et bien tranquille. Mais on avait compté sans les trouble-fêtes.

Après avoir procédé aux préparatifs de son coucher, l'abbé qui avait enlevé ses vêtements sauf le plus léger, s'appuyait sur le bord du lit pour l'escalader, lorsque au même moment retentit (et l'abbé ressentit d'une façon piquante) une claque vigoureuse et sonore sur... hum... sur l'envers charnu de sa personne, tandis que dans un coin de la pièce partit un grand éclat de rire moqueur. Le sceptique vicaire eut le courage de s'assurer qu'il n'y avait personne dans la pièce, et bien vite, tout tremblant, se fourra sous ses couvertures. Il passa une nuit blanche, et le lendemain, au petit jour, il décampa sans tambour ni trompette. Jamais il ne remit les pieds au château — jamais non plus il ne nia l'existence — « des Esprits frappeurs ».

JEAN DE LA FARE.

LE

CAS DU MÉDIUM CARANCINI

M. Gabriel Delanne, dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, fait les objections suivantes à l'expérience que nous avons rapportée, faite par MM. Durville sur le médium Carancini et qui aboutit à le surprendre en fraude :

Les jeunes expérimentateurs paraissent ignorer les travaux antérieurs des savants qui ont étudié ces phénomènes, ou n'en avoir pas tenu compte, car sans cela ils sauraient que la substitution de mains a été signalée dès l'origine par M. de Rochas, qui explique très nettement, avec des figures, dans son ouvrage concernant l'Extériorisation de la Motricité, comment elle peut se produire. Mais, en même temps, il a soin d'ajouter que le devoir d'un examinateur qui veut réellement opérer scientifiquement et qui sent qu'une substitution vient de se produire est de la déclarer immédiatement et d'obliger le médium à recommencer l'expérience. Sans cela, on s'expose parfois à qualifier de prestidigateur un vrai médium, sans avoir pour le traiter ainsi des raisons suffisantes. Ce sont les expériences de Cambridge, faites avec le Dr Hodgson comme contrôleur, qui ont motivé cette règle de conduite. Si l'on s'était fié à lui complètement, Eusapia eût été disqualifiée depuis 1895, à cause de cette substitution, tandis qu'elle a pu depuis convaincre des observateurs aussi sceptiques que Lombroso, Morselli, le professeur Porro, le Dr Bottazi, etc., etc., car ceux-ci ne permettaient pas au médium de frauder, même inconsciemment, aussi sont-ils arrivés à obtenir de véritables phénomènes. Agir

autrement que ne l'ont fait ces savants est une grave faute de méthode et peut entraîner à des conclusions complètement erronées.

Malgré leur prétention à l'impartialité, il semble bien que les frères Durville étaient plus désireux d'arriver à prendre le médium en fraude que de savoir s'il possédait une réelle faculté médianimique. Ceci peut se déduire sans grand effort de leur compte rendu.

... Pour qui connaît les frères Durville, fort incrédules en fait de spiritisme, l'impression du truc devait être très forte ; malgré cela, ils ont eu bien soin de n'en rien faire connaître. C'était parfaitement leur droit ; mais étant si bien sur leurs gardes, ils auraient dû alors prendre de réelles précautions pour ne pas être trompés, tandis que celles qui furent adoptées ne pouvaient être qu'illusoires, si la moindre possibilité de dégager une de ses mains était laissée au médium.

Il est indubitable que la suggestion peut agir sur le médium et que l'idée arrêtée des expérimentateurs qu'il triche peut le porter à simuler les phénomènes, surtout lorsqu'on ne s'y oppose pas physiquement d'une manière énergique. Mais même sans aller jusque-là, la transe est un état psycho-physiologique qui enlève au sujet une partie du contrôle qu'il possède sur ses mouvements et qui atténue considérablement sa responsabilité. Ce n'est pas une explication commode destinée à innocenter les tricheurs. C'est un fait d'expérience, constaté par tous les savants qui sont compétents en ces matières. Ecoutons sur ce point les témoignages autorisés des savants.

A propos de l'échec des expériences faites par le docteur Hodgson avec Eusapia, M. le Dr Maxwell écrit :

« Comment Hodgson s'y est-il pris ? Il paraît avoir conçu l'idée singulière de ne pas contrôler du tout Eusapia et de lui laisser la libre disposition de la main qu'il tenait. Chaque fois qu'il sentait le contact de la main cesser, il annonçait un phénomène : celui-ci produit, il racontait ses impressions en anglais à ses coexpérimentateurs. C'étaient deux grosses fautes. La première favorisait la fraude, même inconsciente ; car la sensation d'un contrôle sévère arrête quelquefois la production d'un phénomène, mais empêche au moins la production des truquages ; la seconde, en éveillant la jalouse susceptibilité d'Eusapia devait l'inquiéter et l'irriter. Ces considérations peuvent paraître secondaires aux personnes qui ne sont pas au courant des difficultés que présente l'observation des phénomènes psychiques : ceux qui sont familiers avec elle ne me démentiront pas. »

Sur le même sujet, M. le Dr Ochorowicz fait les remarques suivantes :

« Rapprocher sa main de l'objet visé dans la pensée (par le médium) c'est donc encore une action réflexe, instinctive et inévitable s'il n'y a pas d'obstacles. Pour l'arrêter, il faut : ou bien un obstacle mécanique (le contrôleur) ou bien un empêchement psychique (l'attention du médium suffisamment éveillée et excitée).

« Indépendamment de l'hypéresthésie cutanée initiale, tout le processus de déboulement, de déchirement physiologique entre le bras et son dynamisme s'accompagne de douleurs et demande un certain excès de forces nerveuses. Lorsque le médium est épuisé, ou seulement lorsqu'il agit avec nonchalance, c'est-à-dire sans un effort spécial de sa volonté somnambulique, il affranchira sa main tout simplement pour frauder et il exécutera la substitution aussi adroitement que possible, parce que c'est beaucoup moins fatigant et parce qu'on le lui permet. Puisque le phénomène vrai s'accompagne de douleur, pourquoi ne pas l'éviter, quand on trouve des contrôleurs aussi complaisants que M. Hodgson ? »

Et que MM. Durville, pourrions-nous ajouter.

Que faut-il conclure de tout ceci ? Que le contrôle des phénomènes spirites doit être rigoureux et absolu. Qu'il faut défendre le médium contre lui-même, et que c'est une lourde faute que de ne pas signaler immédiatement, pendant les séances, tout phénomène suspect.

M. Henri Durville répond :

... Pourtant nous n'avons fait que nous conformer aux instructions des personnalités éminentes qui avaient expérimenté avant nous. Tous les psychistes sont d'accord que dans toute expérience il ne faut imposer au médium aucune contrainte, ne les contrarier en quoi que ce soit et Carancini lui-même impose des conditions auxquelles il faut se soumettre sous peine d'avoir une séance nulle. Des expérimentateurs, dont on ne peut suspecter les paroles, ont dit, répété, écrit, qu'avec Carancini on n'obtient aucun phénomène si le contrôle est trop rigoureux, tandis qu'en se conformant aux ordres du « médium », les phénomènes se succèdent avec une rapidité qui enchante.

... Le débat qui commence — nous publierons dans notre prochain numéro le compte-rendu détaillé d'une autre série d'expériences avec Carancini — démontre que d'une manière générale la méthode d'expérimentation adoptée jusqu'ici est mauvaise. Les médiums sont des êtres capricieux et fragiles, ils doivent être guidés et conduits. C'est toute une éducation à faire.

Attendons avec intérêt la suite du débat.

J. R.

ÉCHOS

Chez les pythonisses de Paris

Sous ce titre, le Radical *publie l'article suivant* :

Paris, Ville-Lumière, serait-il un centre de superstitions ? La question peut sembler étonnante. Elle vient pourtant d'être posée.

Un correspondant parisien d'un journal allemand ayant cru devoir, ces jours-ci, écrire à son journal que le bon peuple de Paris s'adonnait aux superstitions les plus primitives et que 37.000 devineresses (oui,

37.000) vivaient de la crédulité parisienne, nous avons trouvé plaisant et instructif de vérifier, par une enquête documentaire, le rôle et l'influence des pythonisses et devineresses modernes, en notre Ville-Lumière du vingtième siècle.

Cela nous a permis de recueillir tout un faisceau de renseignements curieux, amusants et, semble-t-il, assez peu connus, où l'on voit pêle-mêle, pénétrer dans l'officine des sibylles, amoureuses, détectives, prêtres, diplomates, médecins.

Nous nous présentons d'abord boulevard du Palais pour demander à M. Honorat, chef de la première division (dont dépendent toutes les extra-lucides), s'il a constaté dans ses services l'encombrement stupéfiant signalé par la renommée germanique.

— On a fort exagéré le nombre et le rôle des somnambules, je vous assure. La loi, d'ailleurs, nous dit-il en souriant, n'a guère à intervenir dans ces histoires... de dormeurs éveillés et laisse paisiblement ces dames exercer leurs talents prophétiques, pourvu, bien entendu, qu'une plainte n'intervienne pas.

— Vous avez beaucoup de plaintes ?

— Ma foi non. Nous sommes loin des sorcières hoffmannesques, des hiboux, des têtes de mort et de tout le bric-à-brac effarant que mit en vogue le romantisme. Les modernes devineresses sont de bonnes ménagères, pour la plupart, d'honnêtes fonctionnaires de l'au-delà.

« Ce que la loi poursuit et punit, ce sont les trafics illicites, qui relèvent alors de l'escroquerie et non plus du somnambulisme plus ou moins lucide.

« La loi, d'ailleurs, est un peu vague en ce qui concerne les adeptes du tarot et du marc de café.

« En effet, l'article 469, paragraphe 7, du Code pénal déclare :

« ... Seront punis d'une amende de 11 à 15 francs
« les gens qui font métier de deviner, pronostiquer ou
« expliquer les songes. »

« Mais la loi, indulgente aux amateurs d'inconnu, laisse en paix cette industrie tant qu'elle n'entre pas directement en conflit avec le Code.

« Quant à la question de savoir s'il y a 37.000 pythonisses à Paris, personne n'en sait rien, car le recensement de cette profession n'a pas été fait expressément, mais le chiffre est très certainement exagéré.

« On a une tendance, d'ailleurs, à l'étranger, à charger ce malheureux Paris de tous les défauts et de toutes les tares, et le *Radical* a parfaitement raison de remettre au point cet amusant détail de la chronique épisodique. J'ai été, à différentes reprises, délégué à de grands congrès internationaux, où de vertueux étrangers trouvaient toujours des périodes de tribune pour stigmatiser « la moderne Babylone ».

« Lorsque vous voudrez juger nos Parisiennes, leur ai-je dit, leurs superstitions, leurs mœurs, ne fréquentez pas seulement le boulevard Montmartre. Passez dès six heures du matin dans un grand faubourg populaire. Hâtives, vaillantes, proprettes, les petites ouvrières se pressent vers le pain quotidien, vers l'humble et honnête devoir de chaque jour. Voilà Paris, voilà le peuple de France, et tout le reste n'est qu'ombres sans importance au tableau de ce labeur accepté avec courage et bonne grâce. »

On le voit, l'œil sévère de la police se ferme à demi pour sourire quand on lui parle de « l'influence » de nos pythonisses.

C'est sous cette optimiste impression que nous sommes allés rendre visite à quelques-unes des voyantes les plus en vogues des deux rives.

Il ne faudrait pas s'imaginer l'antre des modernes pythies pareil à nos souvenirs classiques.

Rue Blanche, Mme Albane de Siva, en parfaite femme du monde, nous accueille en un petit salon clair, discret, modern-style, et qui n'a absolument rien d'infernal.

— La superstition ferait des progrès à Paris ! nous dit-elle. Quelle erreur ! Nous avons une clientèle fixe, stable, sérieuse, mais il ne faudrait rien exagérer. Et, d'abord, nous recevons plus d'étrangers que de Parisiens.

— Des femmes surtout, sans doute ?

— Des femmes et des hommes. Dans ce fauteuil se sont succédé de hautes personnalités politiques, des savants, des docteurs, des hommes de lettres, que la discrétion professionnelle m'interdit de vous nommer, sans quoi, je vous assure, les lecteurs du *Radical* seraient plutôt stupéfaits. Nous voyons aussi beaucoup d'hommes de finance, de boursiers, désireux de sonder un peu l'avenir.

— Pas de catholiques, bien entendu ?

— Encore une erreur ! Nous recevons beaucoup de catholiques, au contraire, et des meilleures familles, qui viennent nous demander des conseils, des avis, des directions, que le prêtre ne saurait leur offrir. Notez bien qu'une partie de mes prédictions pour 1913 sont déjà réalisées, que j'ai prédit l'élection de M. Poincaré, son voyage actuel... J'ai annoncé la seconde guerre balkanique, et de grands événements européens. Et je puis vous dire, si vous y tenez, tous les malheurs de votre vie, inscrits depuis toujours dans les astres.

Mais déjà nous fuyons vers la rive gauche, où deux

voyantes en renom avaient été signalées à la curiosité du *Radical*.

Chez Mme Ixe, villa Médicis, même décor sobre, même réception mondaine. La voyante, qui reçoit « environ mille clients par an », déclare à notre question :

— Il y a en effet un rapport entre la fréquentation des églises et celle de nos salons de consultations. Les quartiers les plus catholiques, populaires ou non, sont encore ceux où nous avons le plus de clientèle. Ma science ne se borne pas, d'ailleurs, à lire dans le passé et l'avenir, et je puis, séance tenante, vous enseigner trois secrets de beauté qui vous transfigureront.

Nous déclinons ces offres, évidemment séduisantes, et frappons, avenue des Gobelins, à la porte de Mme Bertha-Cossia.

— Pour tout, on vient me voir pour tout, affirme-t-elle. Pour des ventes, pour des élections, pour des objets perdus, pour des crimes. Et j'opère par *vision directe*, par intuition extatique, poussée par une force dont je ne suis pas maîtresse. Et que nous reproche-t-on ? De donner aux gens du rêve, de l'illusion, du bonheur ! Mais les religions font-elles mieux, font-elles aussi bien ? Au fond le métier de voyante est une forme de la philanthropie.

Du nouveau sur le Soleil

S'il n'y a rien de neuf sous le soleil — à ce que dit la sagesse des nations, — en revanche depuis quelque temps il y a beaucoup de nouveau sur le soleil lui-même.

Certes il faut un état d'âme particulier pour s'intéresser à un astre qui est à 148 millions de kilomètres de l'Observatoire... et bien plus loin encore des salons snobs. Mais on en est récompensé par la beauté étrange des trouvailles qu'on y fait.

Tout d'abord un astronome néerlandais, M. Hubrecht, a montré tout récemment par une méthode ingénieuse et délicate que les deux hémisphères du soleil (qui, dans son ensemble, fait un tour complet en un peu moins d'un mois) tournent avec des vitesses différentes, l'un notablement plus vite que l'autre. Quelle est la cause de cette bizarre dissymétrie ? On n'en sait rien encore, mais il faut s'attendre à voir bientôt — comme pour tout fait nouveau — surgir des explications aussi nombreuses qu'incertaines.

Mais il y a mieux : quand, dans les nuages embrasés qui forment le disque lumineux du soleil, se produit un orage soudain, les petites boussoles enfermées dans les caves de nos observatoires sont agitées de frémissements mystérieux. Alors, dans les nuits pâles du septentrion, l'aurore boréale déploie ses draperies diaphanes ; en même temps, des perturbations soudaines des courants électriques, assez intenses pour arrêter des heures durant les communications télégraphiques, parcourent les câbles sous-marins, qui canalisent, au fond des océans, la pensée rapide des hommes. Or les découvertes récentes d'un grand astronome américain, M. Hale, nous laissent entrevoir enfin la cause de cette sympathie étonnante qui lie d'un bout à l'autre des cieux toutes les pulsations de « l'astre du jour » — comme on dit dans le langage académique — à l'âme même de notre terre.

C'est grâce à la lumière qu'on a obtenu ce résultat. Même venue d'un astre éloigné, elle garde son empreinte d'origine, et comme le parfum d'une fleur suffit à évoquer à nos yeux fermés la grâce et la couleur des pétales qui l'ont exhalé, de même un simple rayon lumineux sait nous dire l'histoire des atomes lointains dont il vient. Le spectroscope a fait ce miracle en étalant suivant les couleurs de l'arc-en-ciel la lumière blanche et en y décelant de petites raies noires dont chacune est caractéristique d'un élément chimique donné. Or lorsqu'un corps lumineux se trouve dans un champ magnétique, c'est-à-dire par exemple au voisinage d'un aimant ou d'un électro-aimant, les raies de son spectre qui, normalement, étaient simples, se trouvent dédoublées ou même détriplées, et d'une quantité qui est proportionnelle précisément à l'intensité de ce champ magnétique. L'espace me manque pour expliquer, ou du moins tenter d'expliquer cette singulière modification de la lumière par les aimants. Aussi bien le fait seul importe ici.

En partant de là et en analysant la lumière des taches solaires avec des appareils prodigieusement ingénieux, M. Hale a découvert que les mouvements cycloniques de ces taches dont les gaz sont électrisés, engendrent des champs magnétiques des dizaines de milliers de fois plus forts que celui qui, sur la terre, oriente la boussole vers le nord. En outre, et il y a peu de jours, M. Hale vient de découvrir que même en l'absence des taches et des champs magnétiques individuels qu'elles produisent, le soleil dans son ensemble est lui-même aimanté, et de telle sorte que sa polarité est semblable à celle de la terre.

Enfin, et pareillement, les pôles magnétiques du soleil sont peu éloignés des pôles héliographiques et cela tend à prouver, comme on le soupçonnait depuis longtemps, que le magnétisme terrestre est sans doute une conséquence de la rotation du globe. L'action bien connue des aimants à distance et ces faits nous

laissent entrevoir une des causes probables de la télépathie qui unit nos boussoles au soleil.

Quel chemin parcouru depuis que je ne sais plus quel Athénien fit un grand scandale pour avoir osé prétendre le soleil plus grand que le Péloponèse ! Quel chemin depuis un siècle même, depuis Herschel, qui croyait le soleil habité, et Arago qui le pensait habitable. Depuis lors on a mesuré sa température, qui dépasse 5.000 degrés ; on y a découvert des douzaines de métaux connus ou nouveaux ; on découvre enfin son magnétisme si profondément enlacé au nôtre.

CHARLES NORDMANN.
Astronome de l'Observatoire de Paris.

Les Chevaux calculateurs d'Elberfeld

[*M. Reibel, dans le* Journal du Magnétisme, *donne quelques nouvelles de ces animaux prodiges, un peu oubliés déjà, semble-t-il*].

... Outre M. Karl Krall, le propriétaire des chevaux, le palefrenier — lequel s'est occupé de tout autre chose — et moi, il n'y avait que deux personnes dans l'écurie. Le cheval est amené dans l'espace qui lui est réservé et où se trouve un tableau noir et à terre une planche inclinée sur laquelle il doit frapper avec son sabot.

L'écurie est claire et je suis tout près de l'animal. M. Krall, pendant toutes les expériences, se tient en un point quelconque de l'écurie, souvent hors de la portée visuelle du cheval.

C'est le petit poney Hanschen qui nous a occupé presque exclusivement. Son maître, après la séance, a déclaré que les résultats avaient été assez bons, mais que souvent Hanschen faisait mieux. On a commencé par lui faire lire deux cartons qu'on plaça devant lui et qui représentaient chacun un chiffre différent. Le cheval a frappé le nombre de coups voulu pour le chiffre placé à sa droite, puis, changeant spontanément de patte, il a frappé le nombre de coups correspondant au chiffre de gauche.

Une addition composée de deux nombres de deux chiffres et que j'ai dictée moi-même, a été écrite par le maître au tableau noir, avec son signe +, puis énoncée à haute voix. Le cheval, sans hésitation a frappé le total dans l'ordre inverse, car il énonce toujours en premier le chiffre placé à sa droite et, en changeant toujours de patte pour le chiffre de gauche.

Hanschen nous a fait, de cette façon, plus de 20 opérations toujours très simples sur les 4 règles. Par exemple, les suivantes : Combien font 6 fois 7, 8 plus 6, 8 multiplié par 6, 48 plus 16... Toutes les réponses furent exactes. L'abondance même des questions posées exclut toute possibilité d'un truc.

Le cheval fait assez souvent des erreurs. Il les rectifie parfois spontanément. Je suis tenté d'attribuer ces erreurs — ce n'est là qu'une impression — moins à une faute de calcul, qu'à un certain état d'énervement (les questions qu'on pose n'étant pas plus difficiles les unes que les autres), mais le cheval veut aller trop vite.

Une fois entre autres, le cheval avait énoncé le premier chiffre (à rebours) du total de l'addition, mais pour le second, il avait frappé un coup en moins. Un court moment de silence, personne ne bouge, alors, de lui-même, le cheval frappe un dernier coup. Si la solution donnée par le cheval est exacte, on peut le prier de répéter 2, 3 fois de suite le résultat et il le fait toujours avec la même justesse.

En cas d'erreur, le maître élevant la voix, lui dit de faire attention et le cheval recommence l'opération : à la 2e ou à la 3e fois, le résultat est obtenu.

J'ai été frappé une fois de l'assurance toute particulière avec laquelle Hanschen donnait sa solution, arrivée au dernier coup, il le frappa avec une force double, comme pour bien affirmer une conviction. Il avait raison du reste, le calcul était exact.

Le second cheval, Bertho, est complètement aveugle. Il a, paraît-il, beaucoup oublié. Nous avons eu quand même quelques bons résultats avec lui.

LA

Mode féminine au temps des cavernes

Dans sa vertigineuse randonnée à travers la France, M. Poincaré a quelquefois l'occasion de voir des choses plus extraordinaires encore que la découverte d'une truffe ; c'est ainsi qu'il a été mené aux Eyzies.

Les Eyzies sont un lieu privilégié. Il serait excessit d'y placer le Paradis terrestre, mais il est incontestable que là, dans ce site abrité et sauvage, vécurent nos premiers parents. Ils ne se donnaient pas grand'peine pour trouver un abri : une grotte naturelle leur suffisait. A leurs pieds, coulait une rivière abondante en poissons ; dans la vallée, qu'elle arrosait, de plantureuses prairies nourrissaient des aurochs, des bisons, des cerfs, des rennes ; dans les forêts épaisses, les mammouths et les rhinocéros à deux cornes et le lion et le léopard pullulaient. Le génie de l'homme n'avait pour s'en défendre que l'arc et ses flèches : mais il en usait avec une incomparable maîtrise.

Jusqu'à ces temps derniers, il n'était venu à personne l'idée de pénétrer dans ces cavernes que des éboulements ont bouchées et d'y remarquer le plus stupéfiant témoignage qui se puisse lire d'une humanité remontant si loin que les chiffres qu'on en donne causent presque autant de malaise que de vertige. Les plus timides disent 30.000 ans.

Pourtant, nos lointains aïeux de ces cavernes, abris contre le danger et les intempéries, ou temples ouverts à la prière, ornaient les parois de dessins qui nous confondent.

Une première observation nous éberlue : Voilà 30.000 ans et plus, il y avait déjà des couturières. Il est écrit qu'aussi loin que nous remonterons le cours des âges, nous trouverons la femme grandement occupée d'un impérieux objet : sa toilette. L'homme va encore tout nu ; elle, est déjà habillée. Et ce qu'il y a de plus déconcertant : sa toilette est à peine différente de celle qu'une Parisienne d'aujourd'hui arbore.

Les deux centres des principales découvertes en ce genre sont la Dordogne et l'Espagne. Grâce aux travaux de MM. Piette, Capitan et de Peyrony et des abbés Breuil, Bardon et Bouyssonie — des abbés, parfaitement, comme quoi la foi et la science n'ont pas divorcé ainsi que l'écrivent certains primaires — nous sommes instruits des mœurs que ces prodigieux dessins nous révèlent.

Les femmes dont on a retrouvé les images sont habillées ou ne le sont point. Celles que M. Piette a découvertes en Espagne, à Cagul, qui constituent les plus anciennes représentations humaines connues dans cette dimension, étaient sculptées sur une paroi. Lourdes poitrines volumineuses, hanches développées, elles accusaient cet embonpoint local particulier qui avait fait rêver Cuvier devant la Vénus hottentote. Est-ce l'indice d'une parenté avec ces races africaines, ou l'effet de cette localisation de la graisse qu'on peut remarquer chez les juives d'Algérie et de Tunisie, laquelle est due à la vie sédentaire ? C'était la vie que devaient mener ces primitives, cachées, en l'absence des hommes, dans les cavernes, à l'abri des fauves.

Elles sont vêtues, elles ont des robes partant tout de suite au-dessous de la gorge, qui vont s'évasant par le bas et que nous nommerions aujourd'hui des robes cloches.

Dans une communication qu'il faisait à l'Académie des Inscriptions, M. l'abbé Breuil analysait les dernières découvertes d'Alhera et d'Albaerte, en Espagne :

« Ces peintures, disait-il, sont d'un intérêt extrême par la reconstitution de certaines scènes de la vie sociale et celles des costumes : on retrouve les « dames à robes » ; mais les hommes, qui sont nus, ont seulement des plumes dans les cheveux, comme les Peaux-Rouges ».

Dans la grotte de la Viejà, on allait revoir deux femmes de ces temps préhistoriques, vêtues d'une robe qui serait portée, de nos jours sans faire sensation. Elles étaient accompagnées d'une autre femme, non vêtue, et dont la croupe présentait un rebondissement caractéristique. Il s'indique d'ailleurs, sous la jupe, car la robe est collante et moule comme le ferait le costume du meilleur faiseur. Nous croirions à un pouff si l'indiscrétion qu'a autorisée le costume sommaire porté par d'autres beautés ne nous avait révélé que cette robe, admirablement ajustée — voyez comme la taille est fine — n'exagérait rien. Le corsage ne monte pas très haut, mais nous connaissons, sans aller aussi loin dans le cours des âges, des décolletés aussi audacieux...

Le visage de l'une des femmes est plein d'agrément. Elle a le front haut et droit, l'arcade sourcillière légèrement indiquée, le nez aquilin, la bouche accusée et le menton volontaire. Elle arbore une coiffure qui ramène les cheveux en avant, sans chichi. L'autre a poussé la coquetterie jusqu'à planter dans son chignon trois aigrettes.

Quand nous cherchions à supposer ce que pouvaient être, trente, cinquante, cent mille ans avant les instituts de beauté, les compagnes de l'homme primitif, nous nous imaginions des créatures échevelées et sordides, vêtues de peaux de bêtes. Que nous connaissions peu la femme ! Au sein d'un monde chaotique et sauvage, elle attend l'homme nu, qui est allé chasser le bison ou l'auroch, et pour tromper les ennuis de sa lourde oisiveté, elle ne s'est pas passé un anneau dans le nez comme Mlle Polaire ; affectant les airs de Mlle Sorel et ses élégances, en préparant le silex creux où une mèche tissée de brins de mousse et trempée dans la graisse fera office de lampe, dans la caverne, close à la rapacité des fauves, elle sourit déjà au chic de sa robe ajustée qui l'habille si bien.

G. M.

ÇA ET LA

Le miracle de Saint Janvier

Rome, 19 septembre. — Ce matin a eu lieu le miracle traditionnel du sang de saint Janvier, dans la cathédrale de Naples. Une foule immense avait envahi les nefs. Dès les premières heures les ampoules étaient placées sur le maître-autel et à 9 heures les « madonnines » ont commencé leurs invocations caractéristiques.

Les vieilles parentes du saint n'eurent pas à peiner comme l'année dernière, où le miracle ne se produisit qu'à

midi et demi. A 9 h. 22 le sang était complètement liquéfié, au milieu des vociférations de l'assistance, couvrant le *Gloria* des orgues. La gaieté populaire déborda en cris de joie et en enthousiasmes exubérants dans les rues des quartiers populaires quand les salves de coups de canon, les cloches sonnant à toute volée et les pétards éclatant partout annoncèrent le joyeux évènement. C'est la dernière fois que cette fête de saint Janvier figure parmi les fêtes reconnues par l'Etat, mais elle n'en subsistera pas moins.

Les augures

Les habitants de Cavalla sont devenus étrangement superstitieux après ce qu'ils ont vu. L'occupation de Cavalla par les Bulgares quelques semaines après la première guerre fut annoncée par un magnifique drapeau tricolore hissé sur la vieille forteresse qui domine la ville. Le vent, alors, ne soufflait pas. Cependant, dès le premier jour, le drapeau était largement effiloché.

On se demandait quel pouvait être le délinquant, lorsque des cris dans l'air firent lever toutes les têtes. Les curieux, promptement massés, aperçurent une nuée de corneilles qui s'étaient abattues sur le drapeau bulgare et le lacéraient à beaux coups de bec. Bientôt, il n'en restait plus trace.

Or, c'était la coutume de Zeus d'envoyer des oiseaux pour annoncer aux mortels ses desseins.

Un chien qui parle

Etrange histoire racontée par le *Journal de Genève*

Il y a quelques années, Mme Moekel, de Mannheim, recueillait un pauvre fox-terrier, errant et affamé. Elle lui donna le nom de « Rolf ».

Cette dame a deux enfants, une fillette et un garçonnet, dont elle fait elle-même l'éducation. Les leçons se donnent dans la salle à manger, et Rolf y assiste.

Certain après-midi, pour une question de calcul, la fillette, ignorante, fut grondée par sa mère.

— Tu ne fais jamais attention, dit-elle. Je suis sûre que Rolf aurait répondu.

A ce moment, le terrier se dressa, et quatre fois, avec ses pattes, il frappa le bras de sa maîtresse. Coïncidence étrange : la solution, justement, était le chiffre 4. Mme Moekel renouvela l'expérience, et Rolf chaque fois, répondit heureusement. On créa alors, à l'usage du toutou, un alphabet conventionnel, où les lettres furent remplacées par des nombres, et Rolf depuis, exprime fort clairement d'ingénieuses pensées.

Le fox savant jouit déjà d'une certaine célébrité, on vient le voir de loin. A une visiteuse qui lui demandait ce qu'il désirerait qu'elle fît pour lui être agréable, la brave bête répondit :

— *Vedeln*. Ce qui veut dire « frétiller ». Et il ajouta, sérieux cette fois.

— *Lieb haben Rolf* (aimer Rolf).

Examiné par les professeurs Siegler et Kraemer, de Stuttgart, et par le professeur Paul Sarasin, de Bâle, le fox les a émerveillés et ils ont dû conclure : « Rolf comprend, lit, calcule, parle ».

Pauvres chevaux d'Elberfeld ! Il ne leur manquait plus que ce coup. Le chien de Genève les dépasse !

Si les chiens se mettent à parler, ne vont-ils pas perdre beaucoup de leur charme ? Un ami toujours fidèle et qui ne parle pas, telle était la double supériorité des chiens sur les amis ordinaires.

Superstitions roumaines

M. Léon de Montesquieu, au cours d'un voyage en Roumanie, a envoyé à l'*Action Française* d'intéressantes correspondances, d'où nous détachons ces curieuses anecdotes sur les superstitions populaires roumaines :

« Les superstitions sont nombreuses chez le paysan. Aussi toutes ses maladies ou celles de son bétail, il a tendance à les rapporter à un sort qu'on lui aurait jeté. Au médecin et au vétérinaire, il préfère donc la devineresse ou sorcière, une tzigane la plupart du temps.

« Je ne saurais énumérer toutes les superstitions. Quelques exemples seulement.

« Voici un petit fait, dont je ne certifierai pas l'authenticité, mais je le tiens d'une confidente de la reine actuelle Carmen Sylva. Telle qu'elle m'a été contée, l'histoire rappelle notre moyen âge.

« Donc, il était une fois, pour garder les appartements de la reine, deux veilleurs de nuit. L'un des deux dépérissait. Carmen Sylva s'en aperçut et lui en demanda la cause. « Hélas ! je vais mourir. » — « Qu'as-tu donc ? » — « Mon camarade m'a jeté un sort. » — « Eh ! qu'est-ce qu'il a fait ? » — « Il a fait fondre un cierge tout juste de ma taille, il l'a allumé, et maintenant je m'éteins avec le cierge. »

« La reine essaya de raisonner de notre homme, de lui dire que c'était la croyance stupide, etc., etc. Peine perdue. Alors elle entra dans la superstition. « Pourquoi ne te défends-tu pas ? Tu n'as qu'à allumer toi aussi un cierge. » — « Cela coûte cher. Je n'ai pas l'argent. » — « Combien ? » — « Vingt francs. » — « Tiens, les voilà. »

« A quelque temps de là, Carmen Sylva revit le veilleur de nuit florissant et joyeux. « Eh bien ! te voilà bien portant. Tu vois bien que tout cela n'était que bêtise. » — « Oh ! que non. Seulement, le cierge de Votre Majesté a fait merveille..., mon camarade est mort. »

« Quant à l'autre petit fait que voici, je puis le garantir, car il n'y a entre lui et moi aucun intermédiaire. Je vis arriver, un printemps, un jeune garçon porteur d'une supplique de sa mère. Elle disait que son fils était malade de la poitrine, et que la *baba* (la devineresse) avait déclaré que pour guérir, il fallait qu'il tuât trois coucous. Elle suppliait qu'on lui donnât la permission de chasser dans les bois voisins.

« La permission fut octroyée. Pendant un mois, chaque jour, notre jeune poitrinaire courut après ses coucous. Au bout de ce régime, il se portait naturellement mieux. Il partit, se croyant guéri.

« Ici on aperçoit la raison de la prescription. La tzigane n'avait pas prescrit autre chose que font les médecins pour un tel cas : beaucoup de bon air. Seulement, la sage *baba* s'y était prise de manière originale et propre à frapper l'imagination, ce qui centuplait la vertu du remède. Mais pourquoi des coucous ? Parce que c'est l'oiseau le plus fuyard. Tels autres volatiles, notre malade les eût tués en un jour. Pour ses trois coucous, il lui a fallu trotter un mois.

« Il y avait, il y a une vingtaine d'années, à Paris, un docteur nommé Grouby, qui a fait de très belles cures et qui ne soignait pas autrement ses clients : une ordonnance bizarre, souvent d'apparence stupide, et qui cachait une règle d'hygiène vulgaire, »

Télépathie

Le Dr Audard a découpé pour la *Chronique médicale* cette curieuse anecdote dans l'autobiographie de Stanley :

« 12 février. Tasmanie. — Il m'est arrivé ce matin une chose étrange... A cinq heures et demie, pendant que j'étais en train de me raser, je ne sais pourquoi ma pensée revenait continuellement à ce que me disait le colonel J.-A. Grant (le compagnon de Speke) dans la salle de Jérusalem, à Westminster, le jour de mon mariage, le 12 juillet 1890 : « Il faut que je saisisse cette occasion pour vous dire un grand adieu, car désormais je ne pense pas que vous vous soucierez de venir vous asseoir à ma table et parler d'Afrique avec moi. — Pourquoi donc ? lui demandai-je. — Oh ! mon cher, vous voilà marié et le mariage sépare souvent les meilleurs amis. — Voyons ! répliquai-je, je ne vois pas en quoi mon mariage peut influer sur notre amitié : je me ferai un devoir de vous prouver le contraire. » Sur ce, nous nous sommes séparés. « Et c'est pourtant vrai, me disais-je à la réflexion, nous ne nous sommes pas revus depuis, je me demande pourquoi. Mais je tiens absolument à aller lui faire visite le soir même de mon retour à Londres. » Et pour confirmer ce serment, j'agitai mon rasoir devant mon visage dans la glace. Quelques instants après, je descendis ; l'hôtel était encore fermé. Au moment où je posais la main sur le bouton pour ouvrir la porte, un petit porteur glisse le journal du matin sous le vantail. Impatient de lire les télégrammes de Londres, je le ramassai et la première nouvelle qui fixa mon attention fut celle-ci : « Mort du colonel J.-A. Grant, l'explorateur du Nil ».

Les élèves et la pièce trouée

Il n'y a rien de si fragile que le témoignage. Ne parlons pas des menteries de rapporteurs infidèles. Elles ne sont rien au prix prix des erreurs de la bonne foi. Mille influences étonnent nos sens et éblouissent notre esprit. Nous croyons voir ce qui n'est point, et nous jurons avoir entendu ce qui n'a jamais été dit. Nous vivons dans une éternelle illusion.

On connaît le livre si curieux de M. A. Binet sur la *Suggestibilité*. Le *Manuel général* vient d'y ajouter, d'après un journal allemand, un trait curieux. Un maître allemand a 48 élèves, de quatorze à dix-sept ans. Ce ne sont donc plus des enfants et, à cet âge, l'attention et la réflexion sont développées. Le maître leur montre une pièce de monnaie parfaitement intacte, et il leur dit : « Elle est trouée ; vous allez la dessiner et vous indiquequerez la place du trou par une croix. »

Force de la discipline ! Prestige de la parole du maître ! Quarante-quatre élèves dessinent la pièce en y indiquant ce trou, qui n'existe point. Il en est même, les plus zélés, les meilleurs élèves sans doute, qui indiquent deux trous. Trois élèves restent hésitants. En un seul, un seul ose dire que la pièce n'est pas trouée. Et celui-là, qui a vu juste quand tous les autres se trompaient, est le dernier de la classe, un cancre, un retardataire. C'est justement la difficulté d'apprendre qui lui permet de se servir de ses yeux. Il regarde naïvement l'univers et il aperçoit les choses comme elles sont. La parole d'un professeur ne lui impose pas : comme il comprend mal, il est réduit aux seules ressources de son esprit, et cet esprit le sert avec l'exactitude d'un serviteur borné.

BIBLIOGRAPHIE

Huysmans occultiste et magicien ; avec une notice sur les Hosties magiques qui servirent à Huysmans pour combattre les Envoûtements, par JOANNY BRICAUD. Prix 1 fr. 50. Librairie Chacornac.

C'est un Huysmans fort étrange et absolument inconnu jusqu'à ce jour que nous présente M. Joanny Bricaud. Dans un récent ouvrage : *J.-K. Huysmans et le Satanisme* d'après des documents inédits, M. Bricaud nous avait montré Huysmans s'intéressant aux étranges questions du Satanisme et de la Magie, mais surtout au point de vue de la documentation de son *Là-bas*. On ignorait totalement que Huysmans eût lui-même pratiqué ces arts ténébreux.

Ceux qui connaissent M. Bricaud savaient bien qu'il possédait à ce sujet de curieux documents. Aussi continuant les révélations qu'il a entreprises sur le mysticisme dans la littérature moderne, il s'est proposé, dans un petit livre intitulé *Huysmans occultiste et Magicien*, de nous révéler un aspect de Huysmans entièrement ignoré, en nous le montrant praticien de l'Occultisme et de la Magie.

C'est à la suite de la publication de *Là-bas* que Huysmans fut, paraît-il, amené à se défendre, par des moyens magiques, contre les attaques, également magiques, de certains personnages du monde occultiste qui l'auraient poursuivi de leur haine. M. Bricaud nous raconte en détail les péripéties de cette étrange lutte ; enfin, il termine son petit ouvrage par une fort curieuse notice sur les Hosties magiques qui servirent à Huysmans pour combattre les envoûtements. (*Note de l'Editeur.*)

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.